

parcourent à pas de géant sont à une distance infinie du jour. "Soyez parfait comme votre Père céleste est parfait," nous dit le divin Maître.

Les Rois Mages sont donc avertis. Ce n'est plus le même chemin qu'ils ont suivi jusque-là, ce n'est plus le même travail. On leur demande de la "docilité". C'est toujours là le secret des voies de Dieu. Tout simplement ils n'ont qu'à suivre la marche de l'étoile. C'est une chose bien facile : cependant un grand nombre des puissants de l'intelligence se perdent pour ne l'avoir pas compris. Bien des savants virent cette étoile, furent inspirés de la suivre, mais dédaignèrent une chose si vulgaire, et cependant le salut, la gloire du ciel était le prix de ce voyage. Trois seulement l'entreprirent et ce fut leur salut, leur gloire.

Pour les Mages de nos jours l'étoile brille-t-elle encore ? — Oui, certes, et avec un éclat des plus éblouissants. C'est l'Eglise toute illuminée des feux du Soleil de Justice. Mais ces savants, se croyant des intelligences privilégiées, parce qu'ils ont fait de grands pas dans les sciences, exigent de la sagesse de Dieu de nouveaux sentiers pour venir à Lui. "Ils imaginent," nous dit Léon XIII dans sa dernière Encyclique, "et préfèrent ouvertement, dans la profession du christianisme, une règle de pensée et d'action dont les lois seraient plus douces, beaucoup plus indulgentes pour la nature humaine". Sans doute, comme on l'a si bien dit, il ne faut pas attacher la barque de l'Eglise à un rivage que les flots abandonnent, il faut pour le salut du monde qu'elle suive le fleuve dans les terres neuves où il trace son cours afin de jeter, avec la semence des principes chrétiens, celle de la vraie justice et de la vraie liberté. Tout est prévu, Dieu qui connaît l'orientation de l'esprit de ses enfants, nuance, harmonise la lumière au contour des horizons. La lumière se transforme au besoin, mais c'est toujours du même foyer qu'elle part.

Ce que Dieu exige invariablement, c'est de suivre le rayon.

Le salut n'appartient qu'à ceux qui auront montré, comme les an-

ciens Mages, une inébranlable, invincible docilité.

SERENO.

MON OPINION

SUR

"QUO VADIS"

Nous sommes menacés d'une nouvelle épidémie. Je veux parler de cet engouement pour *Quo vadis* ? qui a fait le tour du monde, et, au bout de cinq ou six années, vient déferler ses dernières vagues sur les rives du Saguenay. Et pourtant, Dieu le sait, on aurait bien pu s'en passer ! Non pas que le fameux *Quo vadis* ? ne vaille rien. Au contraire. Il est certain que ce livre est une œuvre puissante. Il y a là une fort belle conception dans l'idée du triomphe du christianisme pauvre, mortifié, humble, sur le paganisme dans toute sa superbe, son amour insatiable de gloire et de jouissances. Le souffle qui l'anime en est fort et soutenu, l'ensemble large et bien équilibré. Les descriptions, celle de l'incendie de Rome surtout, les dialogues entre Pétronius et les autres personnages auxquels il est constamment mêlé, les passions humaines dans toute leur violence ou leur héroïsme, tout y est traité de main de maître.

Certainement, l'auteur a dû, avant de prendre la plume, se pénétrer profondément et intimement de l'histoire de Rome, de ses usages, coutumes, mœurs et lois. On voit qu'il sait par cœur son Tite-Live, Tacite, et par-dessus tout Pétrone !

Je ne puis rien dire du style, vu que je ne possède pas la langue polonaise. La traduction par laquelle l'œuvre m'est connue était en anglais et fort louée par l'auteur (qui peut-être ne sait pas l'anglais). En tout cas, on en dit du bien en haut lieu, et, je le crois, le style se maintient à la hauteur du mérite général de l'ouvrage. Enfin soit, c'est un beau livre !

Mais de là à dire que c'est un bon livre, que le *Quo vadis* ? est un roman catholique, il y tout un abîme.

Vous ne me croirez pas, et pourtant je l'ai vu, de mes yeux vu, prôné avec emphase par un journal catholique de l'Ouest américain, comme le type, l'idéal réalisé du roman catholique ! On l'annonce tout bonnement et simplement dans une Semaine religieuse du Canada ! pas une librairie qui se respecte qui ne l'ait sur son premier rayon ! un de nos journaux, un de ceux qui portent le plus ferme et le plus haut l'étendard de la vérité, l'a honoré de quelques lignes, pas méchantes du tout, lui pourtant qui a pourfendu, aplati, écrasé, pulvérisé beaucoup d'œuvres autrement insignifiantes et inoffensives ! Non, *Quo vadis* ? quoi qu'on dise n'est pas un roman catholique.

Il ne suffit pas, pour créer une œuvre digne de ce nom, de paraphraser les paroles des apôtres, de ressusciter St Pierre et St Paul, de jeter ça et là à travers quelques cents pages des bribes des actes des Martyrs, et de remplir le reste, je dirai la majeure partie de l'ouvrage, de la fine quintessence du plus

pur paganisme. Non. Ce serait absurde et se moquer du catholicisme que de l'aveugler ainsi. Et pourtant c'est ce qui semble avoir eu lieu, et le le regrette profondément.

Que l'œuvre de M. Sienkiewicz soit bien écrite, bien faite, qu'elle soit lue par l'univers entier, cela ne prouve rien. Nous en avons déjà assez de ces livres sur lesquels l'Eglise n'a pas encore décidé, et qui par l'habileté manifeste de l'écrivain ne heurtent rien de front, tout en distillant au cœur des jeunes gens, dans le sein même de nos braves familles catholiques, un poison subtil qui ramollit les âmes, étiole les courages et ne sert qu'à développer outre mesure cette sentimentalité qui rend l'homme incapable des luttes fortes et viriles de la vie chrétienne.

Mais on me dit : "Il n'y a que quatre ou cinq pages auxquelles on peut objecter, et il serait facile de les enlever du livre sans en briser l'harmonie."

Vous admettez ces pages ! Les avez-vous enlevées du volume qui peut-être passera sous les yeux de votre femme honnête et chaste, de votre pure jeune fille et qui devra nécessairement faire monter la rougeur sur leur front ?

Non, n'est-ce pas ?

Elles sont là, et que d'autres encore ! Vous avez lu les choses du passé, vous devez savoir que certainement il n'y a rien de plus immoral dans l'histoire de Rome que le récit du règne de Néron. Eh bien ! il est là tout entier, et plus encore, on y a entassé tout ce qui dans les autres règnes pourrait rendre cette peinture plus chaude et plus colorée.

On proteste encore : — "Mais vous voyez tout en noir ; il n'y a dans ce livre que le triomphe de la vertu sur le vice, et c'est si beau !" Oui, je le concède, ce triomphe est beau. L'auteur l'a écrit en toutes lettres : mais pour rendre le triomphe de cette vertu plus noble et grand, que n'a-t-il pas accumulé, amoncelé ! Et c'est là, dans cet art même de l'écrivain, que repose le danger.

Il a fait revivre d'une vie fiévreuse et endiablée un paganisme expirant, presque athée, et ne conservant de dieux que les vices qui flattaient les sens dépravés de l'homme. Il a couvert le tout d'un vernis brillant, si bien poli par l'art, que vous ne le voyez presque pas ou très peu. Puis, pour couronner le tout, il a choisi pour démonstrateur, porte-parole, incarnation du vice cruel mais aimable, froid mais entraînant, intelligent mais paresseux, habile mais pas assez déguisé, il a choisi, je vous le donne en cent, je vous le donne en mille, il a choisi Pétronius, l'"arbitrator elegantiarum", celui-là même qui a servi de mine si riche à l'auteur. C'est bien lui ! il marche, il parle, il vit son trop fameux ouvrage que dans nos collèges, et même dans beaucoup d'autres moins prudents, on proscripit impitoyablement, et qui, j'en suis certain, n'est pas étalé au premier rang dans nos bibliothèques paroissiales.

Et *Quo vadis* ? est plein de ce Pétronius. C'est lui partout, il a le dernier mot en tout, il passe comme